

## L'ascension des Magasins Bendale

Deux ouvriers descendaient Piccadilly côte à côte ; le premier était un vieil homme sinistre, grincheux et pessimiste, le second un être jovial et amusé qui semblait apprécier la foire aux vanités qu'était cette célèbre rue dévolue à la mode et à la richesse, aux trottoirs peuplés de promeneurs élégamment vêtus et à la chaussée envahie de coûteuses voitures automobiles, dont le ronronnement était entrecoupé du cliquetis des fers appartenant à des chevaux racés tractant dans d'élégants véhicules des dames également racées — du moins le plus souvent. Le vieil ouvrier prit la parole avec une certaine amertume et du ton agressif de celui qui ne se soucie pas de qui pourrait l'entendre.

« Regarde-moi ce gandin prétentieux et sans cervelle ! Est-il bon à quelque chose, je me le demande. Jamais sa main ne lui a servi à faire quelque travail utile, je le parierais, et c'est pourtant les gens comme moi qui font vivre les gens comme lui.

— Allons, allons ! dit son cadet. Faire vivre les gens comme lui ? Mais six mois de ton salaire ne suffiraient pas à payer son costume. »

Si le piéton faisant l'objet de ces remarques peu élogieuses les entendit, son visage serein ne laissa en rien paraître l'éventuel trouble dont elles frappaient son équanimité. Il poursuivit sa route avec indolence, comme sourd à toute critique. Mais lesdites remarques attirèrent l'attention d'une femme d'un certain âge, dont la tenue noire et ravaudée et le visage marqué par le souci attestaient de sa position sociale, laquelle n'était guère plus élevée que celle des épouses de ces honnêtes travailleurs. Elle jeta un coup d'œil au visage placide du jeune homme qui venait d'être jugé sans cervelle puis fit halte avec un hoquet de surprise et, apparemment sans en avoir eu l'intention, s'exclama tout de go :

« Oh ! Lord Stranleigh ! »

Le jeune homme s'arrêta également, soulevant d'un iota son chapeau de soie à l'éclat admirable, mais sans paraître reconnaître celle qui venait de le héler ainsi.

« Vous ne vous souvenez pas de moi, cela n'a rien d'étonnant, continua la femme hors d'haleine. J'ai parlé avant de réfléchir, mais je vous connaissais très bien quand vous étiez gamin, si vous voulez bien me pardonner ce terme. Je suis Sally Hopkins, milord, la fille de Job Hopkins, le garde forestier qui logeait dans le pavillon à l'entrée ouest de Stranleigh Park. »

Un sourire aimable vint aux lèvres de Lord Stranleigh ; un sourire si rayonnant qu'il aurait désarmé la rancœur d'un socialiste.

« Mais oui, Sally, je me souviens parfaitement de vous. Vous vous êtes mariée et vous êtes partie à Londres. Ce devait être... il y a combien de temps, déjà ?

— Ça fera quinze ans à la Saint-Michel, milord.

— Si longtemps ? Que le temps file vite ! Mais je ne puis décemment appeler "Sally" une dame comme vous, et je ne crois pas connaître le nom de l'homme que vous avez épousé.

— John Bendale, milord, le plus brave homme que l'on puisse trouver en Angleterre. Lorsque j'ai fait sa connaissance, il travaillait dans une coutellerie d'Edgware Road. Il était venu passer ses vacances d'été à Stranleigh Village, et nous nous sommes mariés dès qu'il a pu ouvrir son propre magasin, une décision que je n'ai jamais eu à regretter, non, pas un seul instant », insista-t-elle avec une certaine véhémence, comme si l'on avait attaqué la réputation de son époux. « Il a toujours été bon pour moi et ne m'a jamais adressé que d'aimables paroles. »

Lord Stranleigh semblait embarrassé ; le sourire s'effaça de son visage. Il remarqua pour la première fois la robe et le bonnet, l'un et l'autre noirs et usés, et se demanda si le cher époux n'était pas mort, une question qu'il n'osa cependant pas poser.

« Je suis ravi d'apprendre que vous avez fait un mariage heureux, Mrs. Bendale, et j'espère... euh... que vos affaires sont prospères, si tant est que vous soyez restés dans la coutellerie.

— Oui, milord, nous possédons la boutique — du moins en théorie.

— Ah ! Me trompé-je en supposant que les affaires sont moins prospères qu'elles ne devraient l'être ? »

La femme s'humecta les lèvres, luttant contre une émotion qui l'empêchait de répondre. Percevant ses difficultés, Sa Seigneurie poursuivit d'un air enjoué, comme si elle n'avait rien vu :

« Mais voyons, Mrs. Bendale, nous n'allons pas rester là, à bavarder en pleine rue ? Il sera bientôt cinq heures ; voulez-vous avoir l'obligeance de prendre le thé avec moi ? Je me souviens, Sally, si je puis me permettre de vous appeler ainsi, que du temps où vous habitiez dans le pavillon de chasse, vous aviez un faible pour les pâtisseries, alors en souvenir du bon vieux temps où je n'étais qu'un gamin, nous allons partager du thé et des gâteaux, si vous le voulez bien. »

Mais la femme recula d'un pas ; la grandeur du salon de thé qu'on lui désignait la bouleversa. C'était l'un de ces palais récemment ouverts sur Piccadilly, où le chaland peut savourer un petit déjeuner, un déjeuner ou un dîner à un prix modique, plus typique de Soho que de cette si distinguée artère ; ses colonnes de marbre lui conféraient une indéniable apparence de classe.

« Oh ! je ne peux pas entrer vêtue comme je suis dans un lieu aussi chic ! » hoqueta-t-elle.

Une nouvelle fois, Lord Stranleigh sourit. Jamais on n'avait ainsi qualifié cet établissement devant lui.

« Alors, cherchons un *café*\* plus calme dans une rue discrète, proposa-t-il. Je confesse avoir suffisamment de volonté pour résister à la tentation de boire du thé, mais on m'assure qu'il s'agit d'un breuvage inoffensif, et un tel écart est bien pardonnable lorsqu'on retrouve une vieille amie. »

Il la conduisit dans un salon moins prétentieux et choisit une table placée dans un coin obscur. Voyant que la femme avait retrouvé sa maîtrise de soi, il lui dit sur un ton un rien brusque :

« À présent, Mrs. Bendale, dites-moi tout. Si vous avez des ennuis, je puis peut-être vous aider.

— Oh ! milord, s'écria-t-elle, n'allez surtout pas croire que je vous ai adressé la parole parce que je souhaitais vous emprunter de l'argent. John et moi avons toujours honoré nos dettes, Dieu merci.

— Je sais précisément pourquoi vous m'avez adressé la parole, Sally. Vous m'avez reconnu et vous sont aussitôt revenus à l'esprit le pavillon de chasse, l'allée bordée d'ormes et la riante campagne où vous avez vu le jour. Allons, allons, Mrs. Bendale ! Je n'avais pas l'intention de dire quoi que ce soit qui... tut-tut-tut ! » La femme, visiblement épuisée, avait posé sa tête sur la table et pleurait tout doucement.

« Du thé pour deux personnes, je vous prie », dit-il à la serveuse à l'élégant uniforme, qui fixait d'un œil interloqué le couple mal assorti dont elle attendait la commande. « Du thé pour deux personnes avec tous les suppléments. Des gâteaux pour deux — une montagne de gâteaux — et puis, ma jeune amie, si vous pouviez, une petite goutte de... oh ! oui, je vois, pas de licence... très bien, très bien. Eh bien, du thé, le meilleur que vous ayez sur votre carte. »

La jeune fille s'en fut, et la femme leva la tête pour s'essuyer les yeux.

« J'ai honte de moi, milord, dit-elle.

— Ridicule ! J'ai vu que vous étiez rongée par le souci dès que je vous ai aperçue. Cette crise de larmes et la tasse de thé qui va venir vous feront un bien fou, et comme la scène n'a pas eu de témoin à l'exception de moi-même, nous n'avons rien à craindre. Quand je parlais de vous porter assistance, je pensais à un petit conseil amical, et cela ne fera de tort à personne s'il est accompagné d'un peu d'argent, pour joindre la pratique à la théorie. Peut-être avez-vous entendu ce digne et vaillant citoyen me qualifier d'homme sans cervelle, mais, voyez-vous, nous rechignons tous à admettre la validité d'une accusation non entièrement dénuée de fondement, et je me flatte de trouver parfois une solution à telle ou telle crise qui serait passée inaperçue de personnes nettement plus compétentes que moi.

— Mais quand même, Lord Stranleigh, dit une Mrs. Bendale indignée, cet homme n'avait aucun droit de parler de vous en ces termes. J'ai vu votre portrait dans les journaux il y a quelque temps, et ils disaient que vous étiez le plus grand financier de notre époque<sup>1</sup>. »

Lord Stranleigh rit de bon cœur.

---

\* En français dans le texte, comme tous les mots et expressions en italiques suivis d'un astérisque.

<sup>1</sup> Voir *Lord Stranleigh*, dans la même collection.

« Oh ! les journaux disent n'importe quoi. Il n'est pas impossible, après tout, que ce brave travailleur ait été plus proche de la vérité. Alors, Mrs. Bendale, qu'est-ce qui ne va pas dans la coutellerie ? Les gamins n'achètent donc plus de canifs comme ils le faisaient du temps de ma folle jeunesse ?

— Durant les premières années, nous avons encore plus prospéré que nous n'avions osé l'espérer, dit Mrs. Bendale. Mon mari est un travailleur infatigable et un homme honnête et digne de confiance. Il y a quelque temps, le comptable a évalué notre boutique à cinq mille livres sterling, mais c'était avant que ne survienne Richard Brassard.

— Ah ! qui est donc Richard Brassard ?

— Vous ne connaissez pas Brassard ? » demanda-t-elle, stupéfiée que ce géant du commerce en pleine ascension qui lui gâchait la vie depuis si longtemps pût être inconnu de certains. À ses yeux, Brassard était le seul fait indisputable du monde connu.

« Je n'en ai jamais entendu parler, dit Stranleigh.

— Il était vendeur à l'épicerie Kempt & Co., qui a fait faillite il y a environ dix ans. Soit il avait fait des économies, soit il avait convaincu un capitaliste de le financer, mais il a carrément racheté l'entreprise lors de la vente qui a suivi la banqueroute. Ses affaires ont tout de suite marché et, peu après, il a racheté la boutique de confection voisine de la sienne. On raconte que c'est un homme dur, impitoyable, qui met ses concurrents à genoux pour leur racheter ensuite leurs biens au prix qui lui convient. Nul ne semble capable de lui résister. Certains ont essayé, et il les a broyés. Le commerçant qui accepte sa première proposition est sûr de s'en tirer à bon compte. Il a commencé par proposer à mon mari d'acheter la boutique pour deux mille cinq cents livres sterling, mais comme cela représentait à peine la moitié de sa valeur, nous avons refusé de vendre. Il a alors ouvert une coutellerie à deux pas de la nôtre et a commencé à casser les prix, comme il a l'habitude de le faire.

— Je vois. Et depuis, vous êtes à couteaux tirés, si j'ose dire.

— Hélas, la lutte est inégale », reprit la femme sans perdre son sérieux. La situation était trop tragique pour qu'elle comprît un bon mot qui y faisait allusion, sans parler d'en sourire. « Inégale parce que Brassard a les moyens de payer un prix de gros très inférieur à celui qu'on nous impose et de faire un léger profit en vendant au détail beaucoup moins cher que nous, alors que si mon mari acceptait de proposer son stock au même prix que lui, il se retrouverait en train de vendre à perte.

— Je vois. Cela dure depuis quelque temps, et votre époux est en fin de compte dans l'incapacité de payer ses fournisseurs ?

— En effet.

— Il est coincé entre Brassard d'un côté et, de l'autre, ses créanciers, à savoir les grossistes en coutellerie ?

— Oui.

— Accepterait-il encore cinq mille livres pour sa boutique ?

— Oh ! Brassard ne lui en propose plus que mille aujourd'hui.

— Au diable Brassard ! Ne parlons plus de lui. Je suis prêt à offrir cinq mille livres à votre époux pour acquérir son affaire. J'ai toujours voulu être boutiquier. Même si je remplis mes devoirs envers l'aristocratie, j'ai des goûts essentiellement démocratiques. J'achète votre coutellerie et je fais de votre époux son gérant, avec un salaire confortable. Je ne ferais pas un très bon vendeur, je le crains, surtout pour ce qui est des canifs, car si je voyais débarquer un gamin en haillons n'ayant pas les fonds nécessaires pour se procurer l'arme de son choix, je suis sûr que la compassion l'emporterait chez moi sur le sens des affaires et que je lui consentirais une ristourne éhontée. »

Mrs. Bendale eut un pauvre sourire ; l'enthousiasme du jeune homme lui rappelait l'enfant qu'il avait été ; puis la tristesse revint hanter son visage.

« Vous êtes très généreux, milord, mais il ne serait pas honnête de céder cinq mille livres une boutique qui en vaut aujourd'hui moins de mille — oui, beaucoup moins, même, étant donné que nous sommes criblés de dettes.

— Oh ! cela n'a pas d'importance, dit Stranleigh d'un air nonchalant.

— Ce que vous me proposez est impossible, milord, et pour vous expliquer pourquoi, je me vois obligée de vous parler de mon mari, ce que je ne souhaitais pas vraiment faire. C'est un excellent homme

d'affaires, en vérité, ainsi qu'un brave homme, comme je vous l'ai dit, mais cette épreuve a profondément affecté son caractère, tant et si bien que ce n'est pas tant la ruine que je crains que la tragédie. Il s'est pris d'une si vive inimitié pour Brassard que je redoute de le voir commettre un acte de violence dont la conséquence serait un meurtre, un suicide ou les deux.

— Ah ! voilà qui est grave, en effet. Pensez-vous souhaitable que je vous accompagne chez vous, lui conseille d'accepter la proposition de Brassard et lui propose à mon tour de financer une nouvelle boutique à l'emplacement de son choix ? »

La femme secoua la tête.

« Il ne vous écouterait pas, ni vous ni personne.

— Ne voit-il pas que la conclusion d'un tel conflit est inévitable ? C'est contre le progrès lui-même qu'il se dresse. Celui qui agit ainsi court à sa perte. C'est comme s'il se plantait sur une route de campagne où roule une automobile de cinquante chevaux-vapeur. Quelle que soit votre opinion des automobiles, il vaut mieux ne pas tenter d'en arrêter une avec votre corps.

— Mon mari n'est plus en état de raisonner.

— Alors que se passerait-il si je sollicitais un entretien avec Brassard ? Vous dites qu'il est dur en affaires. Il est probable que son point de vue diffère de celui de votre époux. Ce conflit n'est probablement à ses yeux qu'une affaire parmi bien d'autres et il serait sans doute ravi de la régler d'un trait de plume. Écoutez, je vais proposer quatre mille livres à Mr. Brassard à condition qu'il les reverse à votre époux en même temps qu'il lui versera les mille qu'il lui a proposées.

— Je suis sûre que mon mari refuserait de vendre à Brassard même si celui-ci lui offrait vingt mille livres.

— Mais, ma chère Mrs. Bendale, une telle attitude est proprement déraisonnable.

— Je sais ; c'est exactement ce que je disais. Mon mari n'est plus en état de raisonner, et c'est précisément ce qui me terrifie.

— Quel âge a votre époux, Mrs. Bendale.

— Cela fait quinze ans que nous sommes mariés et il avait vingt-trois ans le jour de notre mariage, répondit-elle de façon détournée.

— Trente-huit ans, donc. Eh bien, à cet âge, un homme n'est pas encore sourd aux conseils avisés. Vous êtes bien sûre qu'il serait inutile de lui parler ?

— Totalement inutile, milord, j'ai le regret de vous le dire.

— Les coups de couteau assés par Richard Brassard ont laissé leur empreinte, donc ?

— Oh ! oui, gémit-elle.

— Si j'ai bien compris, cette affaire n'est pas tant financière, encore que cet aspect de la question ne soit pas à négliger, que personnelle. Nous voilà confrontés à un cas d'école : la force irrésistible et l'objet inamovible. Eh bien, je dois prendre le temps de la réflexion, Mrs. Bendale, et si je m'y emploie, vous devez me promettre de venir me trouver sans tarder au cas où vous vous retrouveriez dans une détresse financière irrépressible.

— Oh ! Lord Stranleigh, je vous assure que pas un instant je n'ai...

— Bien sûr que non, mais la question est de savoir si j'ai votre promesse.

— Oui, concéda la femme.

— Eh bien, s'il m'est impossible de faire plier ce Richard Brassard si buté, ni ce John Bendale également entêté, heureusement que j'exerce encore quelque influence sur la gent féminine. Voici l'adresse de ma maison londonienne et tout message qu'on y recevra me sera transmis si je n'y séjourne pas. En dépit de votre promesse, je suis sûr que vous attendrez le dernier moment pour vous tourner vers moi. Afin d'éviter cela, j'insiste pour que vous acceptiez le petit chèque que je vais rédiger et que vous l'emportiez avec vous. Ouvrez un compte à votre nom dans quelque banque et déposez-le à votre crédit ; alors, si jamais je ne suis pas chez moi et ne puis être joint facilement, vous serez tirée d'affaire et je cesserai de me faire du souci. »

Mrs. Bendale vit le chiffre qu'il venait d'inscrire et voulut protester, mais il leva la main pour l'en empêcher.

« Je sais exactement ce que vous pensez ; la somme est plus importante que vous ne l'auriez cru, mais permettez-moi de vous faire remarquer que cela n'a aucun rapport avec notre affaire. Cet argent est aussi bien dans votre banque que dans la mienne. Vous me le rembourserez dès que vous le souhaiterez et, en attendant, je me sentirai plus à l'aise en sachant que vous pouvez en disposer si besoin est. Voyez-vous, Mrs. Bendale, vous êtes en quelque sorte un membre de ma famille ; nous sommes tous deux des Stranleighites et je ne peux laisser cette délicieuse cité qu'est Londres, si affairée et si brutale, broyer l'une des nôtres. Car enfin, Sally, vous ne me fermeriez pas la porte au nez si je venais crier famine, même si vous ne possédiez qu'un quignon de pain. Vous vous empresseriez de le rompre en deux ! »

Mrs. Bendale se leva ; son visage pâle et mince était agité de tics et sa lèvre inférieure frémissait.

« Je vais vous appeler un cab », dit Stranleigh en se levant à son tour, mais elle secoua la tête. Parler était au-dessus de ses forces et, comprenant qu'elle souhaitait rester seule, il lui lança un au revoir enjoué et se rassit. Une jolie jeune fille, aux joues roses, aux cheveux bien coiffés et au tablier blanc, s'approcha en réponse au signal qu'il lui avait fait. Il paya l'addition et laissa un pourboire si généreux que la jolie serveuse le gratifia de son plus beau sourire, qu'il lui rendit en sortant du salon de thé. Il avait dit à Mrs. Bendale qu'il comptait se donner le temps de la réflexion, et il prit en effet tout son temps pour marcher jusqu'à Piccadilly, où il héla une voiture pourvue d'un taximètre.

« Brassard », dit-il en montant.

Il découvrit que ce nom était puissant, car aucune autre indication ne lui fut demandée. Contrairement à certains membres de la noblesse, le chauffeur savait parfaitement où se trouvait le grand magasin. Celui-ci était fort imposant vu de la rue. Lorsque Brassard rachetait un commerce dépassé, il le rénovait suivant le modèle de ses autres succursales et les vitres en verre plat<sup>2</sup>, admirables car permettant un étalage de biens des plus tentateur, faisaient paraître les boutiques d'en face bien ternes par comparaison. Brassard était pareil à un flot de lave lente, qui engloutissait tout sur son chemin, et Lord Stranleigh n'avait pas la tâche facile, car la coutellerie de John Bendale avait réussi à interrompre ce flot dans une direction précise, ce qui avait mis en colère l'homme résolu qu'était Brassard.

Le jeune homme descendit de taxi au coin de la rue et, passant sans s'arrêter devant le magasin de John Bendale, se retrouva devant le luxueux établissement de Richard Brassard. Il remarqua néanmoins la pauvre vitrine de celui-là, qui évoquait celle d'une boutique de seconde main à côté du splendide éclat des articles exposés chez celui-ci, et reconnut que s'il avait été en quête d'un poignard et n'avait rien su des deux concurrents, il serait entré chez Brassard sans hésiter un instant.

C'était Brassard lui-même qui composait ses vitrines et un badaud passant par là de bon matin aurait vu cet homme corpulent, pourvu d'une tête ronde sur un cou de taureau, planté sur le trottoir sans chapeau, dirigeant par gestes ses employés chargés de disposer les articles le plus artistement possible. Il y avait toujours foule devant une vitrine de Richard Brassard, et nombre des badauds qui la contemplaient bouche bée finissaient par entrer dans le magasin.

« De toute évidence, Brassard est un homme qui maîtrise son affaire », soupira Stranleigh en s'arrêtant devant l'entrée majestueuse, retenu un instant par son sens de la politesse, car rien ne lui répugnait tant que de rendre une visite impromptue à quiconque, quoique son courage latent l'empêchât de battre en retraite. En général, il se rabattait sur l'espoir que l'homme qu'il dérangeait ainsi serait absent ou trop occupé pour le recevoir, ce qui lui permettait de s'enfuir la conscience tranquille. L'après-midi touchait à sa fin et le grand Brassard était probablement rentré chez lui, mais, en se disant cela, il méjugait l'homme qu'il allait bientôt rencontrer.

Un chef de rayon s'approcha de lui, tout en obséquiosité.

« Pouvez-vous me dire, lui demanda Stranleigh d'une voix soyeuse, si Mr. Brassard est déjà rentré chez lui ?

— Saprستي, monsieur », s'écria l'autre, à qui une question aussi absurde faisait oublier la politesse, « Mr. Brassard ne rentre pas chez lui avant dix ou onze heures du soir. Il est toujours le premier arrivé et le dernier parti.

---

<sup>2</sup> Ce n'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que les progrès de l'industrie verrière permirent la fabrication de plaques suffisamment grandes pour accommoder les vitrines des magasins.

— Ah ! dans ce cas, voulez-vous avoir la bonté de lui demander s'il peut me voir quelques instants ?

— Certainement, monsieur. Qui dois-je annoncer, monsieur ?

— Stranleigh. »

Le chef de rayon inscrivit ce nom sur un calepin. « L, e, i, g, h ou l, e, y ? demanda-t-il en levant la tête.

— L, e, i, g, h.

— Merci, monsieur », et, cela dit, il disparut en direction des bureaux.

*Au moins le personnel semble courtois, se dit Stranleigh. Peut-être aurai-je la tâche plus aisée que je ne le pensais.*

Le chef de rayon ne tarda pas.

« Mr. Brassard souhaiterait savoir quel est l'objet de votre visite, monsieur.

— Dites-lui qu'il est en rapport avec la vente d'une propriété adjacente à la sienne.

— Ah ! dans ce cas, je vais vous prier de passer par là, monsieur. »

Il savait de toute évidence que certains sujets intéressaient son maître au point de l'inciter à recevoir un visiteur sans autre forme de procès.

Stranleigh entra dans le bureau du grand négociant le chapeau à la main, ayant adopté une humeur des plus conciliatrice. Il découvrit assis en face de lui un homme à la tête ronde, aux cheveux coupés ras, que l'on eût pu prendre pour un soldat de Cromwell et qui descendait vraisemblablement d'un cavalier du Parlement. Ses traits exprimaient une farouche détermination, un refus absolu du compromis, et, si certaines rides autour de sa bouche au pli ferme permettaient de supposer chez lui un certain sens de l'humour, cette impression était démentie par l'éclat de ses yeux vifs, qui rappela à Stranleigh celui de l'acier des couteaux dans la vitrine. Bouche rieuse ou pas, ces yeux-là étaient impitoyables. Un épais cou de taureau soutenait la tête massive et le corps était tout aussi massif, pour ne pas dire corpulent. Stranleigh devina que les jambes devaient être courtes et épaisses. Il était vêtu d'habits dépareillés, de piètre qualité et en outre presque miteux à force d'être portés, mais la force qui se dégageait de son visage rendait de tels détails négligeables. Son œil perçant scruta le visiteur et l'enregistra en un regard.

« Veuillez vous asseoir, Mr. Stranleigh, dit-il. Où se situe la propriété en question ?

— Je suis venu vous voir, Mr. Brassard, à propos de la boutique tenue par John Bendale.

— Ah ! » s'exclama Brassard, dont les mâchoires se refermèrent dans un claquement sec et dont les lèvres, du coup, dessinèrent une ligne droite. Puis, au bout d'une courte pause, il demanda : « Êtes-vous mandaté par Bendale afin de négocier ?

— Non.

— Alors que faites-vous ici ?

— Si vous voulez bien m'accorder quelques instants, je vais entreprendre de vous l'expliquer. »

Cette requête était formulée de si courtoise façon, sur un ton d'une telle déférence, que, l'espace d'un instant, la brusquerie de Brassard faillit fléchir. Ses yeux s'écarquillèrent et il dévisagea de nouveau le jeune homme mais, plutôt que de lui demander de s'expliquer, il lui posa brutalement une question des plus inattendue :

« Êtes vous sans emploi ?

— Oh... en vérité, bredouilla Sa Seigneurie avec surprise, maintenant que vous le dites, je... je... je ne fais rien de précis en ce moment.

— Je vous offre une position de chef de rayon dans notre département confection. Je vous propose deux livres par semaine au début, un salaire que vous aurez à cœur de voir augmenter en fonction de votre zèle.

— Je vous suis infiniment obligé, Mr. Brassard, de me faire pareille proposition et, si vous n'attendez pas de moi une réponse immédiate, je serai ravi d'y réfléchir plus avant.

— Vous êtes-vous déjà occupé d'un rayon, Mr. Stranleigh.

— Seulement lorsque je pratiquais la bicyclette. »

À ces mots, les rides se creusèrent à la commissure des lèvres de Mr. Brassard, mais son regard faisait clairement comprendre que cette remarque était indigne d'une réunion de travail.

« Quel était votre dernier emploi, monsieur ?

— Je... j'étais sur un yacht, auprès d'un gentleman.

— Le propriétaire de ce yacht serait-il prêt à attester de votre honnêteté ?

— Oh ! oui, cela ne fait aucun doute.

— Dans ce cas-là, pourquoi avez-vous quitté son service ?

— Eh bien, je ne l'ai pas exactement quitté, vous savez. Je suis toujours auprès de lui, mais nous ne faisons rien de précis, pour ainsi dire, et, naturellement, dans un établissement comme celui-ci, il y a sûrement des chances de promotion, ainsi que vous l'avez sous-entendu.

— Exactement. Très bien, réfléchissez-y.

— Certainement.

— Maintenant, dites-moi comment il se fait que vous veniez me voir de la part de Bendale.

— Je ne viens pas vous voir de la part de Bendale, mais plutôt de celle de ses amis.

— Oh ! parce qu'il a des amis ?

— Oui.

— Des amis fortunés ?

— Oui, certains sont assez bien pourvus.

— Alors pourquoi ne l'aident-ils pas ? Il est au bord de la banqueroute, même s'il refuse de l'admettre.

— Ils s'efforcent de l'aider, Mr. Brassard, et je suis en quelque sorte leur porte-parole.

— Qu'avez-vous à me proposer ?

— Vous êtes prêt à offrir mille livres pour sa boutique ?

— Telle est la proposition que je lui ai faite, mais il a eu la stupidité de la refuser. Le prix que je suis disposé à payer est à présent de sept cent cinquante livres.

— Mais la boutique en valait cinq mille avant que vous ne lui fassiez concurrence ?

— Cela n'a rien à voir avec la question qui nous occupe et vous pouvez dire à ses amis que cette offre à sept cent cinquante livres ne restera valable que quelques jours. Je suis parfaitement au fait des affaires de Bendale. Je serai en mesure de racheter sa boutique dans quelques semaines au plus tard.

— Mais pour un homme d'affaires avisé comme vous, Mr. Brassard, le temps, c'est de l'argent.

— Oui.

— Cela fait quelque temps que vous attendez la survenue d'une catastrophe, mais elle ne s'est pas encore produite.

— Elle est inévitable.

— Je vous l'accorde, Mr. Brassard, mais pourquoi ne pas conclure aujourd'hui ?

— J'y suis tout disposé. Que proposez-vous ?

— Je vous propose d'entrer en possession de cette boutique au prix que vous avez fixé — sept cent cinquante livres. Comme vous êtes au fait des affaires de Mr. Bendale, vous savez sans doute qu'il est désormais animé en ce qui vous concerne d'un regrettable antagonisme.

— Cela ne me fait pas plus d'effet que ça, dit Brassard en claquant des doigts.

— Je comprends bien, mais cela préoccupe ses amis ; tant et si bien qu'ils sont prêts à dépenser quatre mille deux cent cinquante livres pour arrondir les angles. Cette somme vous sera versée. Ensuite, vous verserez cinq mille livres à Mr. Bendale en paiement de son magasin. Il vous est également demandé de lui rédiger une lettre où vous admettez qu'il a gagné la bataille ; que vous rendez les armes et lui présentez vos excuses en même temps que vous payez la somme initialement demandée. »

Les yeux de Richard Brassard se plissèrent pour devenir de simples fentes et il se redressa sur son siège, renonçant à son attitude jusque-là détendue.

« Des excuses ! s'écria-t-il. Je préférerais le voir damné !

— Pourquoi ne pas accepter, Mr. Brassard ? Ce n'est qu'un détail et vous n'en serez nullement affecté. Je vois bien que vous êtes un homme que l'opinion publique indiffère, dans la mesure où elle ne porte pas préjudice à vos affaires.

— Oh ! vous en êtes arrivé à cette conclusion ?

— Oui, et c'est votre incontestable réussite qui explique cette attitude. Quand on considère ce gigantesque magasin, quand on voit qu'il faut traverser de multiples départements pour parvenir à vos

bureaux, qui abritent les cerveaux faisant tourner vos affaires, et qu'on réalise que cet empire a été bâti en moins de dix ans par un seul homme, il n'y a pas besoin d'être perspicace pour comprendre qu'un tel homme se soucie comme d'une guigne de l'opinion de son prochain. »

Les yeux de Brassard étaient franchement exorbités, ce qui n'empêchait pas son regard d'être plus pénétrant que jamais. Un doute s'éveilla dans son esprit, et il songea qu'il s'était trompé en considérant le jeune homme devant lui comme susceptible d'occuper l'emploi de chef de rayon. Il était aussi intrigué que ravi, quoique ayant l'habitude de se vanter que nul homme ne pouvait réussir à le flatter. Le fait que ce jeune homme ait mis dans le mille en déduisant celui de ses traits qui faisait sa fierté éveillait ses soupçons, mais il ne put s'empêcher d'en rajouter.

« Oui, dit-il, j'ai bâti mon empire en dix ans et, dans dix autres années à peine, je dominerai le commerce de détail à Londres. »

Ce disant, il leva le poing comme pour étrangler les futurs Bendale qui se dresseraient sur sa route.

« Hélas non, rétorqua Lord Stranleigh d'une voix posée.

— Comment ça, non ? répliqua Brassard en abattant son poing fermé sur son bureau.

— Non.

— Pourquoi non ?

— Parce que vous n'avez pas l'intelligence nécessaire pour accepter l'offre la plus avantageuse que je viens de vous faire.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, mon ami, et pour vous le prouver, permettez-moi de vous dire que je suis en position de faire rendre gorge à Bendale quand ça me chante. C'est désormais envers moi qu'il a une dette qu'il ne peut honorer. Je l'ai rachetée avec une importante remise. Dès demain, je peux le mettre en faillite si tel est mon bon plaisir.

— Eh bien, pourquoi ne le faites-vous pas ?

— Cela me regarde. Je veux voir ce pauvre crétin souffrir encore un peu.

— Vous rendez-vous compte, Mr. Brassard, que ce "pauvre crétin" pourrait vous tuer sur un coup de folie ?

— S'agit-il d'une menace ?

— Non, je ne fais qu'énoncer une probabilité.

— Êtes-vous venu ici dans le but de me soumettre à un chantage ? »

Lord Stranleigh partit d'un rire si franc, si joyeux, que même un détective de métier aurait compris que cette question était absurde.

« Je ne connais pas de maître chanteur, Mr. Brassard, mais je ne crois pas qu'ils aient coutume d'offrir à leurs victimes quatre mille deux cent cinquante livres sterling en monnaie sonnante et trébuchante.

— À quoi jouez-vous, à la fin ? s'emporta Brassard, désormais gagné par une vive inquiétude.

— À un jeu d'une honnêteté sans faille. Certains amis de Mr. Bendale — ou, pour être plus précis, de Mrs. Bendale — souhaitent l'extirper de ses difficultés présentes. Ils m'ont autorisé à vous faire la proposition que vous venez d'entendre. Voilà, Mr. Brassard, j'ai joué cartes sur table ; vous connaissez désormais toute l'étendue de mon jeu.

— Donnez-moi les noms de ces amis que Mrs. Bendale a la chance de posséder.

— Je ne suis pas autorisé à le faire, je ne suis autorisé qu'à vous verser la somme citée et, avec tout le respect que je vous dois, permettez-moi de souligner que c'est là le plus important.

— En d'autres termes, l'identité de ces fameux amis ne me regarde en rien ?

— Je n'irais pas jusqu'à formuler les choses de cette manière, Mr. Brassard.

— Oui, mais c'est néanmoins ce que vous souhaitez me faire comprendre. Écoutez, je suis un homme qui parle clair et, quand je parle, nul ne se méprend sur ce que je dis.

— Eh bien, vous ne vous êtes pas mépris sur ce que j'ai dit, Mr. Brassard, rétorqua Stranleigh avec son sourire si charmeur.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, c'est le mobile de votre démarche. La famille de Mrs. Bendale est-elle fortunée ?

— Je ne crois pas.



— Alors ce doit être une femme fascinante si des hommes souhaitant rester anonymes sont prêts à déboursier plus de quatre mille livres pour sortir son mari d'un mauvais pas.

— Votre instinct ne vous trompe pas, Mr. Brassard ; c'est en effet une femme fascinante.

— Mon instinct m'égarerait-il s'il m'amenait à suggérer que ce groupe d'amis se limite en fait à une seule personne ?

— Je ne me hasarderais pas à contredire vos propos, Mr. Brassard.

— Vous dites que vous jouez cartes sur table, mais vous n'avez pas mis *toutes* vos cartes sur la table.

— Peut-être.

— Et si vous les mettiez toutes ?

— Je vous ai montré les cartes que je compte jouer ; le reste du paquet n'interviendra pas dans ce jeu, puisque vous considérez cela comme un jeu.

— Vous vous croyez très malin, n'est-ce pas, Mr. Stranleigh ?

— Bien au contraire, mais je sais que vous, vous êtes très malin.

— Ah ! vous commencez à vous en rendre compte ?

— Je le savais depuis le début, Mr. Brassard, et tous vos propos n'ont fait qu'accroître mon admiration. Vous pratiquez le contre-interrogatoire comme un Conseiller du Roi !

— Et je persisterai dans cette veine jusqu'à ce que j'aie découvert le fin mot de l'histoire. Rares sont les hommes qui parviennent à me berner, quoique beaucoup aient essayé, et je vais maintenant vous poser une question fondamentale. Quel est votre vrai nom, Mr. Stranleigh ?

— Vous venez de le prononcer.

— Où l'ai-je déjà vu, et il n'y a pas si longtemps ?

— Comment pourrais-je répondre à une telle question, Mr. Brassard ? Dans un entrefilet, sans doute, ou un rapport de police. Vous avez parlé de chantage il y a peu, et si telle est en effet mon activité, c'est dans l'actualité criminelle que vous avez probablement vu mentionner le nom de Stranleigh.

— Vous ne me dites pas la vérité, Mr. Stranleigh.

— Ah ! c'est là le genre de remarque dont on serait bien inspiré de s'abstenir. Tout ce que je vous ai dit est vrai.

— Alors vous ne m'avez pas dit *toute* la vérité.

— Voilà qui est mieux, et par ailleurs parfaitement exact.

— Alors, pourquoi ne me dites-vous pas toute la vérité ?

— Parce que, ainsi que vous l'avez formulé, cela ne vous regarde en rien. Je vous laisse le soin de juger, à l'aune de cette remarque, à quel point le défaut de communication est nuisible aux bonnes manières.

— Vous vous énervez, Mr. Stranleigh.

— Oui.

— Et vous refusez toujours de me dire qui vous êtes.

— Je l'ai déjà fait. »

Brassard plissa le front et contempla le plafond durant quelques instants.

« Stranleigh... Stranleigh, murmura-t-il pour lui-même. Où diable ai-je vu ce nom ? » Puis, étant un homme pratique et sachant, comme il aimait à le rappeler, aller au fond des choses, il pressa un bouton électrique sur son bureau. Une jeune femme entra, le fixant de ses grands yeux où se lisait un soupçon de terreur.

« Où ai-je vu le nom de Stranleigh — S, t, r, a, n, l, e, i, g, h ? lui demanda-t-il.

— Vous voulez sans doute parler de Lord Stranleigh de Wychwood, répondit la jeune femme.

— C'est cela — c'est lui. Qu'a-t-il fait — il a fait quelque chose il y a peu.

— On dit qu'il a fait un profit de cent millions de livres sterling grâce à l'embellie boursière qui a suivi la crise de la Banque d'Angleterre.

— Oh ! ce n'est pas du tout ça ! protesta Lord Stranleigh, le bénéfice se montait à environ deux cent cinquante millions de livres sterling.

— Quoi ! rugit Brassard, vous êtes Lord Stranleigh de Wychwood ?

— Inutile de paraître aussi surpris, mon cher monsieur. Je n'ai jamais cherché à le nier. »

La jeune fille aux yeux éberlués se tourna vers le jeune homme impassible.

« C'est bon, vous pouvez disposer », bredouilla son employeur ; après quoi elle s'empressa de disparaître. Brassard, les mains plongées dans les poches de son pantalon, sa tête massive penchée en avant, son front sillonné de rides, se mit à faire les cent pas, et Stranleigh constata avec satisfaction que sa conjecture sur la longueur des jambes de son hôte était fondée.

« Oh-oh ! oh-oh ! marmonna Brassard, quelle situation intéressante !

— Oui, en effet.

— Un jeune débauché, disposant de plus de fonds qu'il n'en mérite, ose se présenter devant moi, un homme d'affaires irréprochable, pour me proposer de l'aider à tisser ses intrigues. Le niez-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit : je me garderais de vous contredire.

— Êtes-vous amoureux de cette femme ?

— Oui ; j'étais amoureux d'elle bien avant son mariage.

— Et vous avez le culot de vous asseoir en face de moi et de l'admettre !

— Si vous préférez, je resterai debout », dit Stranleigh, qui s'empressa de se lever et de remettre ses gants, en faisant montre de la même attention scrupuleuse qu'il accordait invariablement au choix de sa tenue du jour.

LA SUITE DANS LE LIVRE